

Par Jacques PORTES*

Des Modernes

La bête dans la jungle, d'après Henry James, suivie de la Maladie de la mort, de Marguerite Duras.

La nouvelle d'Henry James est courte, aussi Cécile Pauthe a-t-elle choisi de la compléter d'un récit très succinct de Marguerite Duras, qui a été elle-même la traductrice et l'adaptatrice du premier texte. D'ailleurs dans les deux cas, un homme profondément déséquilibré lutte contre une angoisse qui le ronge. Dans le texte de James, John Marcher (John Arnold) retrouve lors d'une soirée Catherine Bertram (Valérie Dréville), ils ne s'étaient pas vus depuis une dizaine d'années et les jeux de la mémoire sont très subtils entre eux. Ils entretiennent une liaison amicale pendant les années qui suivent, mais John ne peut aller plus loin en raison d'une angoisse qui le torture comme s'il avait une bête tapie dans son corps ; il se croit destiné à un avenir glorieux, sans réaliser qu'il s'agit d'un puissant sentiment de mort. Il passe donc à côté de l'amour que lui propose Catherine jusqu'à la mort de cette dernière, car il réalise qu'il a refusé de vivre : « l'aimer, voilà quelle eut été l'issue, alors il aurait vécu ».

Les deux mêmes comédiens, sans entracte, interprètent alors la pièce suivante dans le même décor de vaste appartement. Cette fois, l'homme tente de maîtriser son angoisse et son refus d'amour dans la relation tarifée avec une prostituée (Mélodie Richard) : « essayer quoi ? D'aimer. » Mais ses agissements sont annoncés par une récitante, comme pour marquer une distance, sans que presque jamais l'homme n'assume son comportement. Ce texte court passe difficilement sur scène, en raison de ce décalage, et parce qu'il décrit un érotisme cru impossible à montrer sur scène, en dépit du charme de Mélodie Richard nue.

Cécile Pauthe a réussi sa mise en scène en jouant des ressources du décor d'appartement qui se rétrécit et s'assombrit quand le temps passe, en assurant le mouvement des deux comédiens principaux proches et à distance ; dans la seconde piécette, le corps de Mélodie Richard apparaît sans aucune ambiguïté.

Les comédiens sont bien dans leur rôle avec une mention particulière pour Valérie Dréville, surtout dans son rôle de Catherine dans une première partie bien supérieure à la seconde, finalement mal choisie.

Théâtre national de la Colline : 26 février – 22 mars 2015 - Réservations : www.colline.fr et 01 44 62 52 52

Mesure de nos jours, de Charlotte Delbo.

Charlotte Delbo (1913-1985) a travaillé avec Louis Jouvét avant la guerre, elle s'est mariée avec un militant communiste. Son mari a été exécuté dès 1942 ; elle-même dans un groupe de 230 femmes résistantes a été envoyée à Auschwitz, puis Birkenau et Ravensbrück d'où elle sera libérée par les Soviétiques, elle reviendra en France par la Suède. Dès lors, elle demeure très active auprès de Jouvét, puis à l'ONU ; elle écrit plusieurs ouvrages dont *Mesure de nos jours*. Six femmes, sur les 48 qui sont revenues, se retrouvent un an après leur retour ; elles se sont perdues de vue dès l'arrivée à l'hôtel Lutetia. Les souvenirs s'entrecroisent : difficulté de se faire entendre par ses proches, impossibilité de se rappeler sa vie avant le camp ; impression de faire semblant de vivre, car la mort les a déjà envahies ; machisme des époux, même quand l'un d'entre eux a été lui-même déporté qui croit avoir tous les droits. Se retrouver fait revivre celles qui ne sont pas revenues, avec la honte d'avoir survécu.

Claude-Alice Peyrottes met en scène ce très beau texte en plaçant les six comédiennes sur des chaises, elles sont vêtues simplement comme à l'époque, comme des femmes de tous les jours, leurs témoignages se répondent, se complètent, sur le transport qui a mené au camp, sur la vivacité des compagnes disparues ; elles évoquent en canon les noms de ces dernières puis chacune prend la parole avant qu'elles revêtent leurs manteaux pour un cérémonial qui devrait suivre.

Les textes sur la période des retours ne sont pas les plus fréquents et ceux-là sont poignants, dans une mise en scène fluide et simple, jouant très bien des lumières.

Théâtre de l'Épée de Bois : 5-22 mars 2015 - Réservations : www.epeedebois.com et 01 48 08 39 74

* Président honoraire de l'A.P.H.G. Rédacteur de la rubrique «Théâtre»

Histoire d'une vie, d'après le livre éponyme d'Aaron Appelfeld

Aaron Appelfeld est né en 1932 en Bucovine, d'une famille juive cultivée et assimilée. En 1939, cette famille est transférée de la petite ville où ses membres vivaient heureux au ghetto le plus proche. En 1940, sa mère est tuée, alors que son père et lui sont envoyés dans un camp de Transnistrie et séparés ; à 10 ans, le jeune garçon parvient à s'évader dans la forêt voisine. En 1945, il est recueilli par l'Armée rouge, puis traverse l'Europe avec un groupe d'orphelins pris en charge par une association juive et parvient en Italie avant de débarquer en Palestine de façon clandestine. En 1946, le jeune Aaron doit s'adapter à la vie collective des kibboutz et apprendre l'hébreu qu'il ne connaît pas. Une très difficile adaptation s'en suit, avant qu'il décide de suivre des études de yiddish afin de retrouver une de ses langues maternelles. Finalement il s'intègre dans un groupe de personnalités au parcours semblable et retrouve peu à peu son identité. Il devient alors écrivain, reconnu en Europe et aux États-Unis, où Philip Roth en fait l'un des personnages de l'un de ses romans. Il recevra le prix Médicis étranger pour *Histoire d'une vie* en 2004.

Jean-Luc Vincent et Bernard Lévy, ce dernier assure la mise en scène, ont adapté cet ouvrage en choisissant le début, la vision d'un enfant sur la Shoah, et son apprentissage en Israël avant ses succès. Le choix de murs d'images, tantôt une forêt, tantôt des inscriptions hébraïques est bien réalisé avec une musique et des voix en arrière-plan. Thierry Bosc dit avec beaucoup de finesse et d'émotion les passages de ce très beau texte, qui donnent toute sa force à la vision enfantine du jeune garçon, seul dans la forêt ou ressentant la discipline du kibboutz pour un orphelin sans aucun contact avec les autres ; le texte explique aussi la recherche identitaire du jeune homme. Très bon spectacle, mais qui ne remplace pas la lecture de l'ouvrage lui-même.

Théâtre 71 : 10-19 mars 2015 - Réservations : www.theatre71.com et 01 55 48 91 00

Boesman et Lena, d'Athol Fugard

Un couple d'Hottentots, des marginaux plus très jeunes, marche avec leurs maigres baluchons car leur taudis a été nettoyé par le bulldozer du boss blanc au temps de l'apartheid ; ils partent vers un autre abri à reconstruire le plus loin possible des boss... Boesman (Christian Julien) porte de gros sacs et une planche, épuisée Léna (Nathalie Vairac) le suit comme elle peut en se plaignant : « Une marche au-delà de la rébellion, une fois la possibilité même de la rébellion passée, oubliée. Une marche au-delà des batailles, des refus, des dernières larmes. »

Les deux personnages se connaissent depuis de longues années, et ils se déchirent constamment, n'ayant plus envie de lutter ensemble contre l'adversité : lui bougon et buveur édifie l'abri précaire, elle lui demande un peu d'affection alors qu'elle fait chauffer un peu d'eau pour le thé. Elle revient toujours sur leurs meilleures années, avant qu'elle ne perde ses enfants, alors que lui veut quand même aller de l'avant. Cet équilibre précaire est bousculé par l'irruption de Outa (Tadié Tuéné) un Cafre qui ne parle pas leur langue et encore plus démunici qu'eux. Boesman avec quelques bons raisonnements racistes veut le chasser aussitôt, mais Léna en a fait son compagnon, d'autant qu'il ne comprend rien à ce qu'elle dit. Le conflit éclate dans ce couple infernal, Boesman interdit l'abri à Léna qui donne de la précieuse gnôle à Outa. Au final, le Cafre est bousculé et semble mort, mais les deux Hottentots semblent s'en réjouir ; alors que pour repartir, de peur qu'ils soient accusés de meurtre, l'abri est démonté, excédée Léna refuse cette fois de suivre Boesman : chacun part de son côté.

La pièce de l'Afrikaner Athol Fugard (1932-) est très puissante, au cœur de la problématique raciale de l'Afrique du Sud, mais ses personnages ont une dimension universelle qui lui donne une autre dimension. Philippe Adrien réalise une très belle mise en scène, en montrant le naturalisme des personnages et leur dénuement ; les quelques éléments de décor et un très bel éclairage de soleil couchant. Les trois comédiens sont parfaits pour donner tout le sens d'une œuvre très forte.

Théâtre de la Tempête : 13 mars – 12 avril 2015 - Réservations : www.latempete.fr et 01 43 28 36 36

Play House, de Martin Crimp

Un jeune couple aménage dans un petit appartement. La fille (Myrtille Bordier) et le garçon (Tom Politano) sont amoureux, ils le montrent en dansant et en s'embrassant. Puis ils obéissent à une douzaine d'ordres qui dictent leur conduite. Treize mini-scènes qui racontent avec humour et tendresse un grand amour menacé par la routine : « se brosser les dents », « nettoyer le réfrigérateur », « post-coïtum ». Des situations banales, dont la réalité de tous les jours est troublée par des moments d'angoisse et embellie par un retour de flamme d'amour.

Au fil de ces brèves séquences, se révèlent les tensions familiales, des problèmes de voisinage, de l'incompréhension, comme chacun peut en affronter.

Rémy Barché met en scène avec rythme cette petite pièce comme une épure de la vie commune ; les deux comédiens sont dynamiques et très souples.

Théâtre de Belleville : 11 avril-26 juin 2015 - Réservations : <theatrebelleville.com> et 01 48 06 72 34

Allemagne 1919

XX Hinkeman, d'Ernst Toller

Toller (1893-1939) est né à Dresde dans une famille juive, patriotique il s'engage comme volontaire et se bat sur le front Ouest. Frappé par les horreurs de la guerre et par une crise cardiaque, il devient dès lors pacifiste et s'engage en 1919 dans la lutte sociale dans la république des conseils de Munich. Arrêté, il est condamné à cinq ans de forteresse, durant les quelles il écrit *Hinkeman* (1922), *l'Homme et la masse* (1920) et des poèmes. Libéré en 1924, il combat pour une révolution sociale et mentale et contre le nazisme. Ses livres sont brûlés en 1933, il s'exile à Londres, puis à New York, où il se suicide en 1939.

Hinkeman raconte le drame d'un ancien combattant (Stanislas Nordey) qui est revenu émasculé par une balle française. Sa femme Grete (Charline Grand) a une liaison avec son meilleur ami Paul (Richard Sammut), mais se sent très coupable, quand elle réalise que son mari a trouvé à s'employer dans une baraque de foire où il est présenté par le forain (Christian Esnay) comme l'homme fort typiquement allemand qui dévore de souris et des rats vivants. Hinkeman ne trouve pas son équilibre, incompris par les socialistes qui ne font que des propositions collectives et raisonnables, alors que dans la rue on annonce des pogroms en Galicie. Hinkeman ne peut accepter que Grete s'attache à lui en renonçant à la vie à laquelle elle a droit. Elle finit par se suicider et lui-même n'a pas beaucoup mieux à faire.

Cette terrible histoire, qui comporte des dialogues un peu longs, est montée par Christine Letailleur dans un décor glauque et sombre pour l'appartement d'Hinkeman, dont les fenêtres ouvertes restent vides, dans une baraque foraine typique avec musique et rideaux rouges où Christian Esnay est un excellent bonimenteur, très bien éclairée quand elle passe sur le côté de la scène. Les comédiens sont bien en place, avec Charline Grand en grande angoissée et Stanislas Nordey qui donne toute sa mesure dans un personnage sans espoir.

Un très bon spectacle qui fait réfléchir.

Théâtre national de la Colline : 28 mars – 19 avril 2015 -
Réservations : www.colline.fr et 01 44 62 52 52

Photos : Elizabeth Carrechio

XX Don Juan revient de guerre, d'Odeon von Horvath

Odeon von Horvath est né en Croatie en 1901, de langue allemande il publie pièces et romans. En 1935, c'est le cas de ce Don Juan qui ne correspond pas au type du grand et viril Aryen ; Horvath est catalogué « artiste dégénéré » par les Nazis, il fuit en Europe centrale puis à Paris où il

meurt en 1938 en recevant une branche sur la tête dans les jardins des Champs-Élysées.

Son Don Juan est un soldat revenu de guerre, blessé et déboussolé ; il se retrouve dans à Berlin où les hommes sont rares, morts, prisonniers ou pas encore rentrés. Avant la guerre sa fiancée avait rompu avec lui en raison de son inconduite ; il veut la retrouver mais avant de le faire attire toutes les femmes sur son passage : prostituée qui le soigne, artiste qui le prend comme amant, sa logeuse ou d'autres filles. Une fois soigné, il est marchand d'art et profite de ses succès féminins. Toutefois cette existence reste peu satisfaisante, il mène sa vie par défaut. Accusé de viol par une jeune fille, il fuit et retrouve la famille de sa fiancée, qu'il lui apprend sa mort en 1916 désespérée. Il ne lui reste plus qu'à la rejoindre.

Jacques Osinski met en scène cette pièce sombre en suivant les indications de l'auteur : des séquences courtes où interviennent les différents personnages, seules ou avec Don Juan (Alexandre Steiger). Le décor très bien conçu passe de scènes de rue devant le rideau, alors que celles situées dans des appartements se trouvent dans la profondeur du plateau. Les cinq comédiennes jouent tous les rôles féminins : aubergiste, bonnes sœurs, infirmières, veuve, prostituée alors que Jean-Claude Frissung incarne la grand-mère de la fiancée.

Toutes sont à leur place, très bonnes en gamines espiègles ou en bonne rebelle. Alexandre Steiger est un Don Juan d'allure romantique dans sa capote militaire, sans appétit, sinon se laisser aller à une vie semblable à celle d'avant la guerre, alors qu'il n'en a plus le goût.

Un bon spectacle, parfois un peu statique.

Athénée – Théâtre Louis-Jouvet : 2 – 18 avril 2015 -
Réservation : athenee-theatre.com et 01 53 05 19 19

Mesure pour Mesure, de William Shakespeare

Le duc de Vienne décide de quitter la ville pour se rendre à l'étranger : il confie le pouvoir à un jeune juge austère Angelo. Mais inquiet de ce qui pourrait se passer après son départ, le Duc reste dans sa ville sous le déguisement d'un moine mendiant. Afin de bien montrer qui commande, Angelo condamne à mort le jeune noble Claudio qui a rendu sa compagne Juliette enceinte avant le mariage prévu mais retardé. Les amis de Claudio se mobilisent pour intervenir auprès d'Angelo, mais Lucio (fantasque et bambochard) pense que la seule personne qui puisse le faire fléchir sera Isabelle, la sœur de Claudio novice au couvent. Cette dernière accepte la démarche qui semble vaine, avant qu'Angelo séduit par la pureté de la jeune fille ne lui mette le marché en main : son frère sera gracié à condition qu'elle accepte de coucher avec lui. Le dilemme est terrible, d'autant que Claudio lui conseille de le faire, mais elle refuse du plus profond d'elle-même. Les amis de Claudio

et le moine décident alors de tendre un piège à Angelo : lui dire qu'Isabelle accepte le marché à condition que tout se passe dans la nuit et substituer à la jeune vierge Marianne, qui fut fiancée à Angelo et a été trahie par lui. Par ailleurs, comme il exige la tête de Claudio exécuté, celle d'un bandit qui vient de décéder et qui lui ressemble vaguement lui est remise.

C'est alors que le duc initiateur de ces échanges décide de revenir ; dans un premier temps il donne raison à Angelo et semble assurer la continuité de l'État, mais voyant l'hypocrisie de son successeur, il le démasque en recourant une nouvelle fois au déguisement : Angelo croyait avoir obtenu les faveurs d'Isabelle et avait pourtant fait exécuter le condamné.

Au final, les couples se forment : Claudio et Juliette, Angelo et Marianne et sans doute le Duc et Isabelle.

Achevée en 1623, cette histoire complexe sur la corruption du pouvoir et la frustration sexuelle passe constamment du tragique au comique, sans que le grand dramaturge ait besoin du moindre assassinat.

Declan Donnellan et le scénographe Nick Ormerod montent avec une originalité et un talent remarquables cette pièce complexe. Tous les comédiens russes de la troupe sont ensemble dans les premières scènes, ils tournent avec grâce et dans un rythme parfait autour des modules rouges qui sont la base du décor, du groupe se détache celui ou celle dont le rôle commence et les dialogues se mettent en place. Leurs costumes sont contemporains vaguement russes.

Au couvent Isabelle frotte le parquet avec une serpillière mouillée, à la prison un détenu nu est lavé au jet, le Duc sort de sa valise ses habits quand il répare. Ces détails animent l'ambiance, dont le mouvement est assuré avec maîtrise par une musique moderne parfaitement choisie ; le décor de la prison est impressionnant à partir des cintres du plateau bien éclairés. Le déplacement des comédiens est assuré avec précision, parmi eux tous excellents, une mention particulière pour Anna Khalilulina (Isabelle) et Aleksandr Arsentiev en duc impérieux.

Un splendide spectacle, une magistrale mise en scène.

Les Gémeaux : 9 – 30 janvier 2015 - Réservations : 01 46 61 36 67 et www.lesgumeaux.com

XXXX *Ivanov*, d'Anton Tchekhov

Ivanov est l'une des premières pièces de Tchekhov et l'on y découvre, dans un éclairage sombre, les prototypes des personnages si humains des suivantes. Ivanov veule et désespéré voit sa jeunesse passionnée s'éloigner (il a moins de 40 ans) et ne parvient pas à combler ce vide angoissant, il est le propriétaire d'un grand domaine criblé de dettes, entouré de notables qui l'ennuient, délaisse sa jeune

femme ; son régisseur déborde de vulgarité moderniste, son oncle est amer et les femmes seules, face à l'ennui ambiant, se jettent à la tête des rares hommes disponibles. Nikolaï Ivanov (Micha Lescot) se complait dans son angoisse avec de rares bouffées de colère vaine, il est dans un état dépressif que l'on pourrait diagnostiquer aujourd'hui comme du burn-out : il n'aime plus sa femme Sarah (Marina Hands) douce et passionnée, une Juive qui a accepté de se convertir pour lui ; elle se meurt de tuberculose Afin de s'étourdir, Nikolaï passe ses soirées chez les Lebedev des voisins, amis et créanciers, engoncés dans des préjugés provinciaux, qui dissipent leur propre ennui avec des ragots et des remarques antisémites ; leur fille Sacha (Victoire du Bois) forte et sensible brille par sa beauté et sa passion rebelle : elle se jette à la tête d'Ivanov, seul homme possible. Il ne s'agit pas d'un mélodrame petit-bourgeois, car tous ces personnages s'enfoncent dans leur vacuité parfois matinée de méchanceté. Le régisseur Borkine (Laurent Grévil) se croit malin et tente maladroitement de secouer l'inertie ambiante ; le vieux Lebedev (Marcel Bozonnet) noie dans la vodka l'abandon de toutes ses illusions ; Chabelski (Ariel Garcia Valdes), l'oncle d'Ivanov est atrabilaire et joue avec les sentiments de Babakina (Marie Vialle), une veuve encore jeune et sensuelle mais sans manières, avant de doucher ses espoirs. Sarah découvre la liaison de son mari avec Sacha et se laisse mourir de désespoir. Face à eux, Lvov un jeune médecin idéaliste (Yannick Landrein) frémissant de passion austère, il soigne Sarah et s'éprend d'elle, mais sa révolte contre Ivanov reste vaine.

Sacha espère sauver Ivanov devenu veuf en l'épousant, car elle est attirée par le malheur de cet homme brillant, mais ni sa force de conviction ni sa jeunesse ne le détournent de son destin : Ivanov ne parvient même plus à faire illusion. Luc Bondy monte la pièce, sans folklore russe, entre la maison sans grâce d'Ivanov, que le spectateur ne voit que de loin, et celle des Lebedev qui disposent d'une vaste verrière. Les mouvements des nombreux comédiens sont très bien maîtrisés avec des moments forts : quand la noce rentre dans la maison, quand les convives sont tous groupés sur la gauche de la scène, alors que dans la première partie chez Ivanov, tout est plus calme mais très tendu. Parmi les comédiens, tous de bonne tenue, Michel Lescot assure avec beaucoup de retenue un rôle ardu et peu sympathique, Marina Hands est toute en émotion, alors que Victoire du Bois donne son énergie au personnage de Sacha. Les rôles secondaires sont assurés de très belle façon par les comédiens, en particulier Yannick Landrein et Marcel Bozonnet.

Odéon-Théâtre de l'Europe : 29 janvier – 1^{er} mars et 7 avril-3 mai 2015

Photos : Depagne

Réservations : theatre-odeon.eu et 01 44 85 40 40

Trois Sœurs, d'Anton Tchekhov

Les *Trois Sœurs*, *la Mouette* et *la Cerisaie* sont les pièces de la maturité de Tchekhov. Sans doute y trouve-t-on ses personnages fétiches – le médecin, l'instituteur, le mal-être des femmes – dans des petites villes du fin fond de la Russie, mais les personnages sont beaucoup plus riches et profonds que dans des pièces de jeunesse comme *Platonov* ou *Ivanov*. L'histoire des *Trois Sœurs* se déroule en quelques mois, car leur vie peu satisfaisante est bouleversée par l'arrivée d'un nouveau commandant de la batterie cantonnée dans la ville, puis par le départ définitif de cette unité présente depuis une douzaine d'années.

Au départ, Olya (Christine Brücher), Macha (Marie-Sophie Ferdane) et Irina, la benjamine, (Nina Renaux) sont réunies pour se rappeler leur père mort l'année précédente, mais aussi pour l'anniversaire de la plus jeune qui fête ses 19 ans. Toutes trois rêvent de Moscou qu'elles ont quitté avec leurs parents, puisque le père avait été nommé commandant de la batterie. Chacune expose brièvement sa situation sur le devant de la scène, alors qu'une cloison de bois clair symbolise la maison : Irina ne se voit aucun avenir, que ce soit sur les plans professionnel ou sentimental, Macha se débat dans un mariage désastreux, car son mari instituteur (Philippe Crubézy) manque d'ambition et ne comprend pas sa femme, Irina, elle aussi enseignante, souffre de sa solitude dans cette ville où les hommes intéressants sont rares. Leur frère Andreï (Daniel Delabesse) n'a pas réussi sa vie, alors que ses jeunes années avaient été prometteuses, il sort avec Natacha issue d'un milieu populaire (Elsa Granat).

La maisonnée est toujours pleine car y sont louées des chambres pour les officiers de l'unité, dont certains ne sont pas indifférents au charme de leurs hôtes.

La nouveauté vient de la visite de courtoisie du nouvel officier commandant, le lieutenant-colonel Alexandre Verchinine (Christian Benedetti), ce beau parleur arrive de Moscou et se plaint ouvertement de sa femme détraquée.

La collation de tout ce petit monde se passe fort bien, autour d'une table dans le coin droit de la scène, où avaient été disposées une série de chaises simples.

Quelques mois plus tard, les choses ont évolué : Andreï s'est mariée avec Natacha qui prend de plus en plus de place dans la maison, sans égard pour ses belles-sœurs, Macha est invinciblement attirée par Verchinine, qui se livre à de grandes envolées sur l'avenir lointain, alors qu'Olya, devenue directrice n'est pas plus heureuse et qu'Irina refuse les avances du baron, un jeune officier décidé à quitter l'armée (Christophe Carotenuto).

Cette situation évolue avec l'incendie qui frappe la ville, car les uns et les autres se retrouvent de façon inédite et parfois plaisante, mais le véritable changement vient de l'annonce du départ définitif des militaires de la ville : plus d'animation des officiers, plus de Verchinine, plus du médecin militaire ivre (Laurent Huon). Irina réalise que Moscou reste un rêve et se décide à épouser sans amour le baron, tous deux travailleront, Macha est dévastée par ce départ : la scène des adieux des deux amants est magnifiquement rendue, ils s'embrassent avec passion, sa casquette tombe, mais il doit partir. Le baron meurt en duel, mais Irina partira quand même. Il ne reste plus aux trois sœurs qu'à survivre sans rêve, en travaillant.

Christian conduit une mise en scène très réussie avec des groupes de personnages, qui se parlent à l'écart des autres, avec quelques éléments de décor, sans folklore russe, sinon les uniformes et un samovar, les femmes sont en costume contemporain et les trois jouent de belle façon leurs personnages chargés de passion, les hommes moins valorisés assument très bien ces rôles de lâche ou de raté. Constante de Tchekhov, que le metteur en scène respecte, puisqu'il incarne lui-même Verchinine, pas vraiment très courageux.

Athénée – Théâtre Louis-Jouvet : 29 janvier – 14 février 2015

Réservation : athenee-theatre.com et 01 53 05 19 19